

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 8

Artikel: Les échos de l'Histoire : lettre du Colonel Laharpe au Comité de réunion : du 13 pluviose (6 février 1798) : fin
Autor: Laharpe, Frédéric César
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204866>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

s'en trouve encore pour le moins autant que de descendants vaudois des rois portugais ; ce n'est pas peu.

Donc, puisqu'on demande tant de « bonnes » gens, c'est qu'il s'en trouve. Ou bien alors ce sont les municipalités et particuliers qui sont trop exigeants ou trop naïfs ?...

Mais non, mais non, ce n'est pas cela. C'est tout simplement que le monde est meilleur qu'on ne le prétend et qu'il y a encore de bonnes gens, même « dessus » la terre.

Tout est de les trouver.

Ms.

Le bon moment. — Le femme d'un député au Grand Conseil converse avec une de ses amies.

— Moi, vois-tu, dit-elle, je présente toujours à mon mari mes notes de couturière et de modiste pendant la session où on discute le budget.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ?... Mais, tu es simple ; parce qu'il est alors habitué aux fortes sommes.

Aux romanciers. — Un romancier de notre connaissance se plaignait, l'autre jour, d'insomnies à son médecin.

— C'est probablement, dit celui-ci, que vous ne vous relisez pas assez.

Respect filial. — La femme d'un négociant citadin, qui est fille de paysans, dit à sa domestique, en l'envoyant au marché :

— Louise, vous achèterez deux ou trois douzaines de belles tomates. Mais ne les prenez pas vers ma mère.

Consultation. — Le docteur K^{'''}, fréquemment ennuyé par un client qui le payait fort mal, désirait s'en débarrasser.

— Cher docteur, lui dit ce dernier, figurez-vous que j'ai des boutons sur tout le corps.

— Moi aussi, interrompt le médecin, j'en ai même à ma culotte.

Une chemise, par pitié !

Les villes de Morges, de Rolle, de Nyon, et d'autres encore, avaient pour maîtres d'école, au XVIII^e siècle, des Français réfugiés, dont la condition était misérable à tous égards. Ils manquaient du strict nécessaire, et on les voit implorer, dans le style le plus pathétique, la pitié des baillis et des Conseils municipaux, pour ne pas mourir de faim. Voici la requête de l'un de ces malheureux :

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

2

LES ECHOS DE L'HISTOIRE

Lettre du Colonel Laharpe au Comité de Réunion

du 13 Pluviose (6 février 1798)

FIN

PERMETTEZ-MOI, Citoyens, de vous adresser à ce sujet les questions suivantes :

1^o Avez-vous pris des mesures pour correspondre avec les Bâlois et les autres Suisses, déjà régénérés ou désirant de l'être ? Vous ne devez plus admettre de députés venant des Olygarchies ?

2^o Adoptez vous le langage, et la dignité de peuple indépendant et libre ? Jusqu'à présent il n'en a pas été ainsi.

3^o Avez vous pris possession des caisses publiques, des meubles et des immeubles appartenant aux républiques de Frib. et de Berne, aux patriciens de ces villes, et aux individus qui ont pris les armes contre la liberté ? Avez-vous songé aux approvisionnement ?

4^o Avez vous gardé comme otâges les patriciens qui étoient entre vos mains, et les habitants de l'Oberland qui viennent au milieu de vous, tandis que leurs frères ôsent s'armer pour vous subjuger ?

5^o Avez vous occupé les châteaux, et les passages qui rendent maîtres des villes de Berne et de Fribourg ?

A très Illustre et Généreux Seigneur Monseigneur le Bailly de Lausanne :

Plaise à vos bénignes grâces supporter l'incommodité d'un pover maître d'école, lequel par affliction de maladie et sueur journalière, par révérence parler, a eu la chemise pourrie en son corps, de sorte qu'il y a quatre semaines qu'il n'en a point vêtu, étant journellement mangé de la vermine, et endurant incessamment une rigoureuse affliction.

Contraint à cet effet recourir à vos grâces lui donner une chemise de votre superabondance en sa nécessité plus qu'insupportable. Ce faisant, il priera l'Eternel nostre Dieu qu'il vous conduise toujours par son esprit, accroissant avec votre âge votre grandeur et vertu.

Le suppliant priera Dieu pour la conservation de vos nobles Etats, grandeur et prospérité.

Lausanne, en 1668.

GEORGES DAILLY
de la ville de Metz en Lorraine.

En justice de paix. — Pourquoi ne payez-vous pas votre propriétaire ? demande le juge.

— Monsieur, je ne possède rien.

— Quand on n'a pas les moyens de payer son loyer, on achète une maison !...

Virement. — Mademoiselle X est une charmante blonde de dix-huit ans. Son père vient de mourir laissant un fonds de boulangerie d'un excellent rapport. Un garçon boulanger se sentit épris pour la jeune fille du sentiment le plus tendre, qui ne fut pas dédaigné. On allait signer le contrat. Le notaire expliqua alors devant les parents, les fiancés et les amis que le fonds de la boulangerie appartenait à la veuve, mère de la jeune fille, et que celle-ci n'avait provisoirement que ses cheveux blonds et ses dix-huit ans.

Un boulanger sait se tirer du pétrin, aussi notre jeune mitron ne se déconcerta pas. Inconstant à l'amour, mais fidèle à la boulangerie, il a épousé la veuve.

La boulangère a des écus.

Le rapatriement.

Un Vaudois qui consume le mal du pays, à New-York, et qui n'a pas les moyens de traverser la « grande gouille », a demandé dernièrement à sa commune, dans la Broye, de bien

6^o Avez vous pensé à réclamer le tiers du trésor de Berne, le tiers des Magazins, Arsenaux ? Pensez vous à prendre des mesures pour empêcher que les patriciens ne partagent entre eux ce trésor et ne dispersent ou ne détériorent ce qu'il ne pourront emporter ? Ne vous entendrez vous pas avec les communes allemandes pour cet objet majeur, et pour tous les autres ?

7^o Ne ferez vous pas connoître aux communes de l'Oberland que vous désirez fraterniser avec elles, mais que si elles persistent à soutenir les Bernois, à leur donner asyle, et à receler des effets communs à tous les habitants du Canton, vous vous verrez forcés de songer à votre sûreté, en leur faisant éprouver les désagréments d'une diversion ?

8^o Ne rédigerez vous pas un manifeste, pour faire connoître à l'Europe les motifs puissants que vous avez eu pour secouer le joug ? Une simple énumération des faits suffira ; c'est ainsi que vous répondrez à la calomnie.

9^o Ne ferez vous pas cause commune avec le pays de Vaud fribourgeois ? C'est par ses habitants que vous mettrez fin à l'Olygarchie de Fribourg, que vous réduirez les Bernois, et que vous leur ôterez l'espoir de se réfugier dans les montagnes. Je ne doute pas que vous n'ayez déjà répondu d'une manière positive à ces questions ; mais vous les pardonneriez à ma sollicitude, et à la crainte que j'ai que vous ne restiez un peu trop en arrière.

— Le Rubicon est passé ; il ne faut plus perdre un instant ; c'est le moyen de terminer tout en peu de jours, et d'éviter l'écueil de la lassitude qui succède bientôt aux premiers accès révolutionnaires.

Hâtez-vous de former votre assemblée représen-

taire. La municipalité s'est occupée de la chose dans sa dernière séance. Permettre au pauvre transplanté de regagner son village, elle ne demanderait pas mieux ; mais ça va faire une grosse dépense, et la commune, sans être dans la misère, ne possède pas plus qu'il ne faut.

— Au fond, demanda un des municipaux, qu'est-ce que ça peut bien coûter pour ramener ce gaillard ?

— 400 francs ! répondit le syndic.

— 400 francs !

Les membres de la municipalité tressautèrent comme s'il se fût agi de tirer cet argent de leur propre bourse et se considérèrent pendant quelques instants. A la fin, l'un d'eux, se tournant vers le syndic, hasarde entre ses dents :

— Porai-te pas fêre on bé à pi ?

JEUX DE SOCIÉTÉ

Le jeu de la *pantoufle*, que l'on connaissait autrefois sous le nom populaire de la *savate*, peut s'exécuter assis sur le plancher dans un salon, ou sur la terre dans un jardin ou dans les champs. Il est très fatigant pour celui qui cherche à attraper la pantoufle.

Pour l'agrément du jeu, il faut être en nombre impair ; celui que le sort désigne pour le commencer se tient debout, hors des rangs, la pantoufle à la main ; les autres, en s'asseyant à terre, forment un cercle entremêlé de dames et de cavaliers, dont tous les pieds réunis sont le centre. Les jambes ne sont pas étendues à terre dans toute leur longueur, mais un peu retirées, au contraire, de sorte que, sous les jarrets, il existe une galerie circulaire qui sert de promenade à la pantoufle. Lorsque les joueurs sont placés, celui qui est resté debout jette la pantoufle au milieu du cercle. Une main s'en saisit et la fait circuler à droite ou à gauche sous la galerie. C'est au *sureteur* d'avoir l'œil au guet pour en suivre les traces, car elle fait quelquefois bien du chemin avant qu'il ne la retrouve. De temps en temps et quand on s'aperçoit qu'il est désorienté, quelqu'un de la compagnie tire la pantoufle de sa cachette, la fait résonner trois fois sur le plancher ; puis, tandis que le *sureteur* accourt, à dessein de s'en emparer, il la glisse furtivement à ses voisins et à ses voisines, qui, lorsqu'ils en voient le moment, répètent la même cérémonie. Quelquefois même on n'a que le temps de la rejeter dans le cercle, où le plus leste s'en saisit et la met à son tour en circulation.

Si le *sureteur* renonce de lui-même à une recherche très fatigante, en ce qu'il faut être toujours

tative, votre Comité exécutif, vos bureaux, et de faire part de toutes ces opérations. Puissent vos choix porter sur des hommes qui réunissent aux lumières et au patriotisme, la sagesse et l'énergie. Eloignez de vous les hommes foibles, si vous ne voulez pas être exposés aux secousses : c'est à eux que vous devez les retards qui ont failli vous perdre.

Je crois aussi que dans ces premiers instans, vous devez écarter ceux qui aigris par les prescriptions, se laisseront peut-être égérer, soit par le ressentiment, soit par une générosité mal placée. S'ils aiment leur patrie, ils doivent s'imposer d'eux mêmes cette loi. Que nul ne puisse reprocher à vos nouveaux magistrats qu'ils sont mus par l'ambition, l'intérêt, ou le désir de la vengeance. Beaucoup d'individus souffriront momentanément, et se consolent lorsqu'ils en verront la nécessité ; ne leur inspirez pas de l'humeur en les obligeant à respecter ceux qu'ils regardent, à tort sans doute, mais avec obstination, comme les auteurs de leurs maux. L'exemple de ce qui a eu lieu dans les départemens du midi de la France, doit vous servir. La tranquillité n'y a été si longtemps troublée que parce que les places ont été données tour à tour aux hommes exaltés de tous les partis ; éviter cet écueil et craignez les réactions.

En attendant que le grand plan vous parvienne, je vous adresse une brochure dans laquelle vous trouverez peut-être quelques données pour votre organisation provisoire. Le contenu en étoit déjà connu de quelques-uns d'entre vous. Faites en l'usage qui vous plaira ; jusqu'au moment où le plan ci-dessus vous sera communiqué ; je vous conjure alors de l'accepter, afin de demeurer aussi

courbé, et voltiger à l'entour du cercle, il donne un gage et reçoit de chacun des joueurs un coup de pantoufle sur la partie du corps qu'il plait au *frappeur* de choisir ; si, au contraire, il parvient à s'en rendre maître, il prend la place de celui qui s'est laissé surprendre, et celui-ci fureté à son tour, après avoir toutefois donné un gage.

Les noces d'or. — Quelqu'un demandait à la vieille Jeannette Patoillet, qui compte cinquante ans de mariage :

— Vous allez donc célébrer vos noces d'or ; ce sera une belle fête ?

— Oh ! ma fi, on ne fera pas tant de commerce ; je n'étais déjà pas si tellement décidée à prendre Patoillet !

Les jumeaux. — La bonne Mme Pincette va voir une amie qui vient d'être gratifiée d'une paire de jumeaux :

— Eh, mon tî, ma pauvre chérie, lui dit-elle, vous en avez eu deux !... Enfin, si tout va bien... Seulement, ce n'est pas bien pratique, à cause des vêtements usagés qu'on ne peut pas passer de l'un à l'autre.

BONS VIEUX ET BONNES VIEILLES

Nous recevons la lettre suivante :

Montreux, 20 février 1908.

Messieurs,

Mon fils est un de vos abonnés. Je lis le *Conteur* toujours avec plaisir. Je vois qu'il réclame les vieilles chansons. Si vous savez gré de ces reliques ci-jointes, gardez-les, sinon au panier. Je suis âgé de 75 ans, ainsi trop vieux pour en profiter. Je suis d'accord avec vous, c'est regrettable de ne plus entendre ces bonnes chansons pleines d'esprit qu'on entendait autrefois (pas celles-ci). Aujourd'hui, les jeunes intelligents sont absorbés par les sociétés de chant. La basse classe s'engage de ces soi-disant chansons de faubourgs et ferait mieux de les laisser où elles naissent et ne pas les faire croiser le Jura.

Agréez, Messieurs, mes respects. Je ne veux pas que mon nom paraisse nulle part.

*

C'est un vieux, très vieux cahier, aux feuillets jaunis par les ans, que nous envoie l'aimable père de notre abonné.

peu que possible incertains sur un objet de cette importance. Votre exemple sera bien vite suivi par d'autres. Les grandes bases une fois posées, on pourra travailler avec un peu plus de lenteur aux détails. L'essentiel aujourd'hui est que vous soyez promptement organisés comme république ou canton lémannique 2° que vous le fassiez connaître sans retard aux Bâlois et autres Suisses, en les invitant à former de concert une Convention helvétique, — 3° que vous rédigez dans le même sens une adresse au Directoire Exécutif. — C'est maintenant que je regrette qu'aucun de vous n'ait fait le voyage de Paris, pour s'aboucher avec ceux de vos compatriotes qui s'occupent des affaires de la commune patrie : on ne peut tout expliquer par écrit.

Je viens de lire une fort belle réponse au ridicule Général Weiss qui pourroit s'appliquer à juste titre le *Veni, Vidi, Fugit*. Elle a fait le plus grand plaisir à tous les Suisses ; c'est vraiment une pièce qui fait le plus grand honneur à votre énergie.

Ce sera un beau jour pour moi que celui, où je reverrai mon pays indépendant, et pourrai réitérer au Comité tout ce que mon cœur désireroit pouvoir lui transmettre dans ce moment. — Agréez, Citoyens, tous mes vœux, mes remerciements et mes félicitations.

Salut et fraternité
FRÉDÉRIC CÉSAR LAHARPE

Paris le 13^e pluviôse an VI^e de la régénération des peuples et 1^{er} de la liberté helvétique.

Ne devriez-vous pas publier une gazette, destinée à recueillir vos séances ? Cela formerait l'esprit public. Nous souscrirons tous. — Ce seroit même bon comme spéculation pour le Fisc.

Et ce cahier nous a convaincu une fois de plus que nos bons aïeux ne craignaient point, à l'occasion, la note égrillardes.

Voici une des chansons qu'il contient. Oh ! rassurez-vous, chères lectrices, celle-ci est une chanson pour petites pensionnaires. Les autres, ma foi, ... les autres, ... hum !...

Un an après le mariage.

Jeanne, quand tu seras ma femme,
Quand tu t'appelleras : madame,
Quand, tout fier d'être ton époux,
Je verrai les aut' gars, jaloux,
De tous les maris d'alentour,
Je serai vraiment le modèle ;
Aucun ne sera plus fidèle,
Aucun n'aura autant d'amour.

Jeanne, je t'en prie à genoux,
Jeanne, Jeanne, marions-nous.

*

Au sein de notre heureux ménage,
Point de querelles, point d'orage ;
Seule maîtresse à la maison,
Tu diras *oui*, tu diras *non*.
Comme aujourd'hui, tu t'en iras
Sous le tilleul, chaque dimanche,
Et toujours à ta robe blanche
Le plus frais bouquet tu mettras.

Jeanne, je t'en prie à genoux,
Jeanne, Jeanne, marions-nous.

*

Enfin, pour être « dame Pierre »,
Jeanne, un jour, changea de chaumière.
Brrr ! s'envolèrent, sans retour
Tous ses doux projets d'amour.
Pauvre Jeanne, tout bas pleurant,
Un an après le mariage ;
Et les plus malins du village
Juraient qu'à Pierre elle disait :
Pierre, je t'en prie à genoux,
Pierre, Pierre, séparons-nous !

Passe-temps de quinzaine.

Voici la solution de notre dernier *mot losange* :

	C	
S	A	C
P	A	I
S	A	I
C	A	I
C	E	L
N	I	T
E	T	E
E		

Nous avons reçu 11 réponses justes. La prime est échuë à M. François Bron, à Peseux (Neuchâtel).

Problème.

— Quelle heure est-il ? demandait-on à un malin.
— Les heures qui se sont écoulées depuis minuit forment exactement les $\frac{3}{7}$ de celles qui s'écouleront jusqu'à minuit prochain, répondit le malin.

PRIME : 1 ex. *Causeries du Conteur vaudois* et 1 ex. *Au bon vieux temps des diligences*.

Les abonnés ont seuls droit au tirage au sort pour la prime.

A TITRE DE RENSEIGNEMENT

M. le docteur Lancereaux a fait jadis renaître, devant l'Académie de médecine de Paris, la question du petit verre à la fin des repas. Il y a longtemps déjà que l'on appelle l'attention des intéressés sur les inconvénients du petit verre de liqueur. Evidemment, un petit verre absorbé de temps en temps n'offre aucun inconvénient, à condition toutefois qu'on n'ait ni la goutte ni du rhumatisme. Mais qui a bu boira, et l'habitude est une seconde nature. Très dangereuse l'habitude. Les habitudes ont tué beaucoup de gens, peut-être plus que beaucoup de maladies. C'est la variété même dans l'habitude qu'il faudrait chercher avant tout. Notre organisme a besoin de changements. Les mêmes mouvements toujours répétés ne mettent en mouve-

ment que certains muscles et laissent les autres s'atrophier.

Les mêmes aliments sans cesse ingérés émoussent les excitations nerveuses, ne mettent en jeu que les mêmes organes digestifs, etc. La variété est essentielle. Un jour on fume une cigarette. Un an après, on en fume des douzaines par jour, puis vient le cigare, la pipe, etc. On absorbe une fois un petit verre, puis tous les jours, matin et soir : voilà l'habitude prise et l'intoxication qui commence. Le buveur de petits verres est un intoxiqué ; c'est un malade à plus ou moins longue échéance. Il vous dira qu'il se porte comme le Pont-Neuf ; il le verra plus tard, quand le petit verre sans cesse répété aura poursuivi son œuvre toxique.

Les habitants du fromage.

M. Adametz fit un jour des recherches sur les animalcules qui habitent le fromage. Il a trouvé les résultats suivants :

Population du fromage frais : on y trouve, pour chaque gramme, 90,000 à 140,000 microbes. Avec le temps, ce nombre augmente. Un fromage de septante-un jours renferme 800,000 bactéries par gramme.

Population du fromage mou, beaucoup plus dense que le précédent, fromage de 25 jours : 1,200,000 par gramme. Fromage de 45 jours : 2,000,000 de microbes par gramme. Mais la population d'un fromage n'y est pas partout distribuée de même, et ces chiffres s'appliquent aux régions du milieu. Le milieu est modérément habité, en proportion des bords.

Population d'un gramme de fromage mou pris près des bords : 3,600,000 à 5,600,000 microbes. D'après la moyenne de ces deux nombres, il y a autant d'êtres vivants dans 360 grammes d'un tel fromage, que d'hommes sur la terre.

Une bonne raison. — Il faut absolument qu'on fasse de nouvelles élections.

— A quoi sens-tu ça ?
— A ma soif, parbleu.

Compris ! — Un caporal avait été chargé d'expliquer aux recrues le règlement concernant la discipline :

— Quand un soldat est dans une auberge, leur dit-il entre autres, et qu'un bourgeois veut lui chercher querelle, il doit boire tranquillement son verre, et s'en aller. Vous avez compris ?...

— Voyons, Chavan, quand un bourgeois veut vous chercher querelle, que faites-vous ?

— Je bois tranquillement son verre et je m'en vais.

Au Théâtre, nous aurons demain, dimanche, en matinée, le très joyeux vaudeville de Tristan Bernard et Godfrenaux, *Triplepatte*. C'est un succès.

Un succès aussi, le soir, avec *L'Honneur*, la pièce si dramatique de Sudermann, qui, en Allemagne, puis à Paris, eut un très grand retentissement. Avec cela, *La Grasse matinée*, 1 acte des plus amusants. Une vraie soirée de gala, en somme.

En voilà une veine, que la revue *Faut pas s'y fier*, que joue actuellement le Kursaal. A chaque représentation, salle comble, public enthousiaste, applaudissements, bravos, rappels, toute la lyre, enfin. Il y en a encore pour quelque temps. — Demain, dimanche, matinée et soirée.

Cet après-midi et ce soir (samedi) seront données, par la *Muse*, au Théâtre, les deux dernières représentations de *Terre d'épouvante*, une pièce très impressionnante, et *Sac à douilles*, de René Morax, un tableau des plus amusants et des plus ressemblants de notre vie militaire. Y manquer serait une faute.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.